

rant deux longues heures, sur les auteurs de "l'Art poétique" et de "l'Énéide."

Le plus souvent, ces romans substitués sont tout à fait dangereux, mais leurs lecteurs n'y voient point de mal :

— Bah ! disent-ils, les professeurs exagèrent, s'il fallait les écouter, on ne lirait que "l'Imitation de Jésus-Christ" et les "Psaumes de David !"

Armand résonnait comme eux. Suivant lui, les autorités du collège avaient bien tort de classer Balzac parmi les Sand et les Dumas. Ses œuvres ne pouvaient que faire du bien à la jeunesse. Ah ! si jamais il devenait professeur, ce ne serait point : Boileau, La Bruyère, Racine, Corneille, Fénelon, Bossuet, ces vieux de la vieille, au style lourd et incolore qui trôneraient dans les classes des Belles-Lettres et de Rhétorique, mais Balzac, l'immortel Balzac, dont le style est si magique, si entraînant, si sublime ! avec lui, du moins, on aurait des littérateurs au Canada, et non pas des écrivailleurs façonnés dans le vieux moule classique.

Et c'est sous ces fausses impressions que notre héros termina sa rhétorique, fit ses deux années de philosophie, et finalement, quitta le collège pour lancer sa nacelle sur l'Océan du monde.

L'avenir ne nous dira que trop tôt qui, en fait d'auteurs, de l'élève ou du professeur avait le plus raison.

II

Armand a quitté le collège depuis deux ans.

Il étudie le droit à Montréal.

Un ami qui ne l'avait pas vu depuis longtemps, le rencontre un jour, sur la rue.

— Tiens Armand ! comment cela va-t-il ? On te voit bien rarement. Reviens-tu d'une excursion dans le nord, comme tu as maigri !

— Bah ! je me spiritualise !

— Ah bûi ! le mot d'un poète contemporain... et le culte de Balzac, qu'en fais-tu ? Voilà bien des mois que je parcours nos revues et nos journaux, espérant y rencontrer quelques-unes de tes productions, mais rien... pas même un petit entrefilet, et a révolution

littéraire que tu voulais créer au Canada, y as-tu renoncé pour toujours, as-tu vraiment déserté la littérature ?

— Du tout, j'y songe plus que jamais ; seulement, j'ai voulu prendre mon temps, afin de mieux atteindre le but, mon premier article paraît dans le "Journal du dimanche", la semaine prochaine.

— Enfin !

— Tu verras comme c'est un article corsé et original. Il n'y a que Balzac qui puisse inspirer des "envolées" de cette force. Ce sera tout un événement dans le monde littéraire canadien. La chroniqueuse Maud, qui fait la pluie et le beau temps, dans le "Journal," sera dépassée de cent coudées !

— Allons, allons, j'ai hâte de voir cela ! [A part]. Décidément, il a jeté la modestie par-dessus bord ; il est plus exalté que jamais.

— Pour t'épargner tout trouble, je t'enverrai le prochain numéro du "Journal du dimanche," et tu me donneras ensuite des nouvelles de mon article. En attendant, veuille bien m'excuser, quelqu'un m'attend là-bas. Une bonne poignée de main, donc, et au revoir !

— Au revoir, et merci !

III

Drelin, drelin, drelin !

— Allons, qui sonne ainsi, le facteur ? Ah ! c'est peut-être le "Journal du dimanche" que m'a promis Armand... Je ne m'étais point trompé, c'est bien cela...

Le lecteur doit deviner qu'il se trouve en présence de l'interlocuteur du chapitre précédent. Écoutons son monologue, il nous renseignera peut-être suffisamment sur l'article à sensation de l'enthousiaste Armand.

— Enfin, continue-t-il, je vais donc pouvoir constater de visu, de l'influence que pourrait avoir Balzac sur les lettres canadiennes. Je ne sais ce que j'ai, mais je me sens tout ému, en ouvrant ce journal. Armand m'a fait de si grands éloges de son article, que je dois attribuer cela au pressentiment d'un grand événement. Si j'allais être déçu ? Impossible, ou il m'aurait indignement